LE MODÉRÉ,

COMÉDIE.

LE MODÉRÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE

ET EN VERS,

PAR LE CITOYEN DUGAZON;

Représentée, pour la première fois, le 17 Brumaire de l'an second, sur le Théâtre de la République.

Oui, de mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.
Et comment, s'il vous plaît? Comment! par mes Ecrits.
PYRON, *l'Empirée, Métromanie.*

Prix, 25 sols.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-Saint-André-des-Arcs, n°. 9.

SECONDE ANNÉE DE LA RÉPUBLIQUE.

L'auteur, soussigné, se réserve les droits qu'un décret de la Convention nationale lui maintient sur les représentations de sa pièce par les différens Théâtres de la République.

DUGAZON.

D'après le traité fait entre nous, DUGAZON, Auteur de la Comédie intitulée *le Modéré*, et MARADAN, Libraire, nous déclarons que cet Ouvrage est notre propriété commune, conformément aux clauses dont nous sommes convenues. Nous la plaçons sous la sauve-garde des loix et de la probité des Citoyens, et nous poursuivrons devant les Tribunaux tout contrefacteur et tout distributeur d'éditions contrefaites.

A Paris, le 7 Nivose de la seconde année de la République.

DUGAZON, MARADAN.

PERSONNAGES.	ACTEURS Les Citoyens
MODERANTIN, financier : *habit de drap noisette, veste de satin, culotte noire, bas gris, perruque à bourse, chapeau à trois cornes, une canne.* CARACTÈRE : *Brusque, colère, et d'un comique très-bouffon dans tout ce qui est modérantisme*	*Dugazon.*
DUVAL père, raisonneur : *fraque bleu, gilet rouge, chapeau uniforme.* Caract. *chaud Patriote*	*Desrozières.*
DUFOUR, vieux domestique : *habit de drap gris, veste et culotte noires, bas roulés*	*Michaud.*
LESTANVILLE, fils de Modérantin : *capotte carrée, boutonnée par en bas, trois ou quatre gilets, cravates de dentelle, fichu de soie, la queue au milieu de la taille, chapeau rond, et coëffure en muscadin, petites bottines, une badine.* Caract. *fatuité ridicule*	*Raimond.*
DUVAL fils, *en uniforme national, coëffure en jacobin.* Caract. *ayant toute la fierté d'un franc Républicain*	*Devigny.*
FABLENVILLE : *même mise que le muscadin, mais plus raisonnable*	*Desprez.*
MANETTE, vieille servante : *comme Cateau du Tambour Nocturne.* Caract. *acariâtre et bavarde*	*la citoyenne Giverne.*
JULIE, *fourreau gris, mise décente.* Caract. *amoureuse*	*la citoyenne Desprez.*

SUITE DES PERSONNAGES.

Les deux Commissaires, *proprement en bons Sans-Culottes.*

Le Juge de Paix, *idem, avec le chaperon.*

Garçon papetier.

La Scène est à Paris, chez Modérantin.

DÉCOR.

Salon élégant, meublé, secrétaires, bureaux, &c.

LE

LE MODÉRÉ,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUFOUR, MANETTE.

DUFOUR, *se disputant.*

Oui, je vous le soutiens, et je vous le répète :
Si Monsieur faisoit bien, il feroit maison nette.

MANETTE.

Mais dites-nous pourquoi, Patriote enragé ?

DUFOUR.

Tenez, ce mot-là seul mérite le congé.

MANETTE.

Si l'on vous écoutoit, on en verroit de belle :
Avec chacun ici vous êtes en querelle.

DUFOUR.

C'est que je sais servir sans faire le flatteur ;
Vous ne rentrez jamais sans prédire un malheur.
Que l'on tremble à Paris, ou que l'on assassine,
L'Etat est, selon vous, tout prêt de sa ruine ;
Et si l'on vous croyoit, Monsieur Modérantin
Seroit déjà parti.

MANETTE.

Mais il part dès demain.
N'est-il pas plus heureux de rester en campagne,

Où de ses bons amis la foule l'accompagne,
Gens suspects comme lui, ne se mêlant de rien?

DUFOUR.

Qu'à flatter ses travers, pour attraper son bien.
Vous approuvez cela, car vous êtes docile.
Approuvez-vous aussi l'amour de Lestanville?
Sa cousine à Duval devoit s'unir un jour;
Son père, avant sa mort, appuyoit son amour,
Et mon maître devoit au trépas de son frère
D'exécuter du moins sa volonté dernière.

MANETTE.

Le fils de la maison doit être préféré:
Pour terminer bientôt, l'on a tout préparé,
Il ne partira pas, si Monsieur le marie.

DUFOUR.

Je l'avois élevé pour servir sa Patrie.

MANETTE.

Il faut bien à l'État faire des défenseurs.

DUFOUR.

Quoi! de ces deux amans vous verriez la douleur!

MANETTE.

Ils se consoleront, l'affaire est décidée.

DUFOUR.

Monsieur Modérantin ne l'a pas terminée.

MANETTE.

Pour établir sa nièce, il prendra vos avis.

DUFOUR.

On l'estimeroit plus, s'il les avait suivis;
D'un bon Républicain prenant le caractère,

Il pourroit éviter quelque fâcheuse affaire.

MANETTE.

Comme vieux serviteur, c'est d'après vos sermons
Qu'il faudroit se conduire, et suivre vos leçons?

DUFOUR.

Vous ne feriez pas mal.

MANETTE.

Je ne suis pas si sotte,
J'ai mon opinion; vous êtes Patriote,
Et vous avez raison, si c'est votre plaisir.
On est libre, à présent, de penser ou d'agir;
Monsieur Modérantin vit à sa fantaisie,
De le contrarier vous avez la manie:
Mais quand on a besoin de rester en maison,
On doit toujours trouver que son maître a raison.
Vous avez de l'humeur d'entendre ce langage?

DUFOUR.

Je sais que vous avez du goût pour l'esclavage,

MANETTE.

J'ai le goût de rester où je me trouve bien.

(*Ironiquement.*)

Je vais à mon devoir. Adieu, bon Citoyen.

SCÈNE II.

DUFOUR, *seul.*

Je veux me retirer. Ma foi, la servitude,
En quelqu'état qu'on soit, paroît toujours trop rude.
Monsieur Modérantin ne sera pas content;
Mais je dois prévenir un triste événement.

On vient de m'avertir que son patriotisme,
Aux yeux des gens sensés, n'est que charlatanisme :
Il est très-suspecté, ceci finira mal.
Je l'ai bien averti ; c'est un original
Qui se fera coffrer, et de qui les sornettes
Le conduiront un jour droit aux Madelonnettes.

SCÈNE III.

DUVAL fils, DUFOUR.

DUVAL fils.

Te voilà seul, Dufour : pourrois-je dire un mot
A l'objet de mes vœux ?

DUFOUR.

Eh ! vous n'êtes pas si sot
De saisir le moment où son oncle est en ville ;
Il est allé chercher Monsieur de Fablenville ;
Il reviendra bientôt, car il ~~donne à souper~~ Doit s'occuper
~~A de vrais intrigans que je n'ose nommer.~~
D'un repas d'intrigants qu'il attend à souper.

DUVAL fils.

Tu connois mon amour pour l'aimable Julie ;
Il égale en mon cœur celui de la Patrie :
C'est t'en dire l'excès ; mais j'ai fait mon devoir.
A Grandpré, l'an dernier, cette belle a pu voir
Que pour la Liberté j'ai su courir aux armes ;
Mais mon cœur gémissoit d'abandonner ses charmes.

DUFOUR.

Vous voilà de retour, et vous serez heureux.
L'on est toujours plus sûr de plaire à deux beaux yeux,
Quand on sait allier, dans son ardeur guerrière,
Le myrthe de l'amour au laurier militaire.

DUVAL fils.

Je me suis distingué pour avoir ses appas.
Quels efforts, cher Dufour, ne tenterois-je pas?
Dis-moi, quel est son oncle?

SCÈNE IV.

MANETTE, DUVAL fils, DUFOUR.

DUFOUR.

Encore ici, Manette!

MANETTE.

Puisque vous aimez tant qu'on fasse maison nette,
Il faut venir m'aider à ranger le salon,
Où l'on soupe aujourd'hui : de toute la maison
J'ai seule le tracas.

DUFOUR.

Ma foi, j'en ai ma dose.

MANETTE.

Qui? lui? de tout le jour il ne fait autre chose
Que de censurer tout, sans rime ni raison.
Il ne rangeroit rien dans toute la maison.

DUFOUR.

Suis-je ici le frotteur?

MANETTE.

Et moi, suis-je frotteuse?

DUFOUR.

Non, vous avez l'emploi d'être toujours grogneuse. ....

DUVAL fils.

Allons, mes bons amis, ne vous disputez plus,

Et supprimons ici des discours superflus.
Je desire savoir quel est le caractère
De l'oncle de Julie; il m'est nécessaire
De le connoître bien, pour pouvoir en ce jour
Lui déclarer enfin mes vœux et mon amour.

MANETTE.

Pour moi, je ne sais pas médire de mon maître.

DUFOUR.

Sans médisance, moi, je le ferai connoître.

MANETTE.

Vous avez le talent de faire des portraits.

DUFOUR.

Voyons: de celui-ci connoissez-vous les traits?
Mon maître est de ces gens dont tout Paris fourmille,
Et qui, sous le manteau de père de famille,
Ne se mêlent de rien pour n'avoir aucun tort,
Et se rangent toujours du côté du plus fort;
Qui, pour se dispenser de servir leur Patrie,
Abandonnent leur ame à la vile inertie
De se neutraliser dans un gouvernement,
Pour n'avoir jamais part au moindre événement;
Blâmant tout ce qu'on fait, suivant la circonstance,
Et sont des étrangers dans le sein de la France.

DUVAL fils.

Cet homme est fort utile à la société.

MANETTE.

Si chacun comme lui, restoit de son côté,
On verroit moins de gens ~~prêcher la République,~~ faire les [illegible]
~~Et qui n'entendent rien à la chose publique.~~
qui n'ont d'autre intérêt que leurs propres affaires.

DUVAL fils.

Mais d'après vos discours, c'est donc un modéré?

DUFOUR.

Il ne l'est pas à table ; il est fort altéré,
Sable le meilleur vin dont sa cave est remplie,
Possède tous les goûts de bonne compagnie.
Le spectacle, le jeu, les fêtes, les repas :
On ne le voit jamais où le plaisir n'est pas.
Au moindre petit bruit, il court à sa campagne ;
Où de nos malveillans la foule l'accompagne ;
Faisant monter sa garde, et payant ses impôts,
Il dit que tout Paris n'est peuplé que de sots ;
Que notre Liberté n'est rien qu'une chimère,
Et que l'Égalité ne fut jamais sur terre ;
Qu'il ne s'oppose point à tout ce qu'on fera,
Mais que dans aucun tems il ne s'en mêlera.
De ce plan bien suivi, jamais il ne s'écarte,
Et n'a du Citoyen, en un mot, que la carte.

MANETTE.

Que lui faut-il de plus pour rester en repos ?
Je sors, et ne veux point partager vos propos ;
J'aurois dû m'en aller, je ne suis qu'une sotte.
Monsieur Modérantin est très-bon Patriote,
Et vous avez grand tort de redire aujourd'hui,
Le mal que chaque jour on dit par-tout de lui.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

DUVAL fils, DUFOUR.

DUFOUR.

Elle en dit beaucoup plus par cette répartie ;
La vérité l'emporte, enfin elle est partie ;

Nous pouvons tous les deux parler en liberté :
A voir des gens suspects mon maître est entêté.

DUVAL fils.

Quoi ! de nos malveillans connoîtroit-il la clique ?

DUFOUR.

Il en voit très-souvent par pure politique ;
Il prétend, si jamais ils avoient le dessus,
Qu'ils diroient que céans ils étoient bien reçus ;
Il croit, par ce moyen, ~~conserver~~ l'avantage
~~De préserver ainsi sa maison du pillage.~~

DUVAL fils.

Morbleu ! ~~voilà l'~~erreur qui ~~corrompt tout~~ Paris.
Le vrai Républicain n'est point de cet avis,
Le Peuple est plus puissant que ces froids égoïstes ;
De tous les malveillans on connoît les gagistes,
Et quant aux modérés......

DUFOUR.

Ils ne changeront pas.

DUVAL fils, *fermement.*

Allez, ne craignez rien, nous les mettrons au pas.
Lit-il quelques journaux ?

DUFOUR.

Jamais. Point de nouvelles.
Il dit que ces papiers font naître des querelles,
Qu'on peut aller ailleurs, si l'on en veut avoir ;
Mais nous nous cotisons pour le journal du soir.

DUVAL fils.

Me voilà bien au fait. Mais parlons de Julie.

DUFOUR.

Depuis votre retour, je la trouve embellie ;

Son caractère heureux chérit la Liberté ;
Près d'elle on sent le prix de cette Egalité
Qui nous fait supporter le dégoût du service ;
Aussi dans la maison chacun brigue l'office
De prévenir toujours son goût et son desir,
Et pour nous le devoir est près d'elle un plaisir.

DUVAL fils.

Elle doit ses vertus à celles de son père.

DUFOUR.

Il vous choisit pour fils, partant pour la frontière.
On ne prévoyoit pas que son fat de neveu,
D'un amour indiscret feroit un jour l'aveu,
Et brigueroit la main qui vous fût destinée ;
Il croyoit esquiver la première levée.

DUVAL fils.

Son père l'avoit fait inspecteur des charrois.

DUFOUR.

Mais on l'a mis dehors. Pour la première fois
Il saura ce que c'est de monter une garde,
Car il n'a jamais mis les pieds au corps-de-garde.

DUVAL fils.

A quoi s'occupe-t-il ?

DUFOUR.

A dissiper son bien,
Faisant comme son père, et ne songeant à rien,
De ces sots ci-devant voulant singer l'espèce,
Et ne ressemble en rien à la brave jeunesse
Que l'on vit de tout tems préférer à Paris
L'honneur de se montrer en face aux ennemis.

DUVAL fils.

La réquisition changera sa cervelle.

DUFOUR.

Il ne pourra jamais manger à la gamelle.
Mais on entre au logis, c'est un cabriolet;
Voici votre rival, écoutez son caquet.

SCÈNE VI.

Les précédens, LESTANVILLE.

LESTANVILLE.

Ma parole d'honneur, la chose est effroyable!
Moi, m'aller caserner! mais je me donne au diable,
Si l'on me voit servir avec tous ces gens-là,
Ma parole d'honneur. (*à Duval.*) Ah! bonjour: vous voilà?

DUVAL fils.

De quels gens parlez-vous?

LESTANVILLE.

Mais de la populace;
Avec mon perruquier que veut-on que je fasse?
Mon porteur d'eau, mon nègre, et puis le ramonneur:
Vraiment je suis outré, ma parole d'honneur!

DUFOUR.

Ils en ont plus que vous.

LESTANVILLE.

De l'honneur!

DUFOUR.

Sur mon ame,
Je ne puis retenir le courroux qui m'enflamme,

Je devrois être fait à tous ces sots discours.
Respectez dans le Peuple une importante masse,
Que vous qualifiez du nom de populace ;
C'est votre souverain ; et votre ramonneur
Vaut cent fois mieux que vous, *ma parole d'honneur!*

DUVAL, fils.

Ne vous fâchez donc pas.

LESTANVILLE.

Dans cette classe immense,
Mon père me l'a dit, tu reçus la naissance :
Tu défends ton parti ; mais voici mon refrain :
Mon cocher ne sera jamais mon souverain.

DUFOUR.

Il ne l'est pas non plus, mais il en fait partie.
Mais, j'ai tort contre vous de faire une sortie ;
Et si l'on m'en croyoit, les gens de votre ton
Seroient tous casernés demain à Charenton.

LESTANVILLE, *en riant.*

Je ne puis m'en fâcher, l'apostrophe est gaillarde,
Car auprès de Bercy, ce soir je suis de garde :
~~Tu vois, mon cher ami, qu~~'on t'a bien écouté.
Je te crois du crédit dans quelque Comité,
Ma parole d'honneur !

DUFOUR.

Cessez ce persifflage :
Votre père paroît, prenez un ton plus sage.

SCÈNE VII.

Les précédens, MODÉRANTIN.

(*On apporte un drapeau tricolor et des rouleaux de papiers républicains représentant des bonnets, des piques, des cocardes, faisceaux ou table des droits de l'homme, &c.*

MODÉRANTIN, *sans voir Duval.*

ACCROCHEZ tout cela, Dufour, dans le salon.
Quand l'écriteau civique est devant la maison,
Il faut bien que chez moi tout le reste réponde.

DUFOUR.

Ce changement subit surprendra bien du monde.

MODÉRANTIN.

Bonnet de Liberté, les piques, le drapeau,
Ma foi, l'intérieur répond à l'écriteau.
Je ne passerai plus pour un aristocrate;
Qu'en dites-vous, mon fils ? car vous avez du goût.

LESTANVILLE.

Arthur, depuis long-temps, a mis cela par-tout.

MODÉRANTIN, *à Dufour.*

Et toi, qu'en pense-tu ?

DUFOUR.

L'on dira, je vous jure,
Qu'on ne voit le civisme en ces lieux qu'en peinture.

MODÉRANTIN.

Ma foi, c'est bien assez : allons, retire-toi.
(*Appercevant Duval.*) (*Dufour sort.*)
Ah ! ah ! c'est vous, Monsieur, que faites-vous chez moi ?

LESTANVILLE.

Faut-il le demander ? Duval vient, je parie,
Présenter ses respects à l'aimable Julie.

DUVAL, fils.

Voilà le vrai motif qui conduisoit mes pas ;
Devant son oncle ici je ne m'en défends pas ;
Mais j'espérois de plus dans cette circonstance,
Vous faire, Citoyen, mon humble révérence.

MODÉRANTIN.

Je vous sais gré, Monsieur, de parler franchement,
Et répondrai de même à votre compliment.
Vous eûtes, je le sais, l'aveu de feu mon frère
Pour épouser Julie ; et moi, tout au contraire,
Je vis de mauvais œil cet établissement,
Et j'ai pris pour ma nièce un autre arrangement.

DUVAL, fils.

Je respectai toujours vos droits sur votre nièce,
Mais la Loi les rend nuls ; et si j'ai sa tendresse,
Elle peut à son gré se choisir un époux ;
Mais je mets mon bonheur à l'obtenir de vous.

MODÉRANTIN.

Vous ne l'obtiendrai point La Loi, ce mot me pique ;
Ils narguent les parens avec leur République.
Mais moi, qui n'entends rien à ce nouveau jargon,
Je serai maître ici, si vous le trouvez bon.

DUVAL, fils.

Je vous entends fort bien, ce mot doit me suffire.

(*Il fait une fausse sortie ; Modérantin s'en réjouit, et change de visage en le voyant revenir.*)

En bon Républicain, pourtant je dois vous dire
De ne plus vous piquer pour ce mot de la Loi.
Soyez plus circonspect ; car tout autre que moi
Vous feroit repentir du peu de politique

Qui règne en vos discours sur notre République.
Nous sommes dans un temps où le Peuple irrité,
Punit les détracteurs de notre Liberté.

(*Il sort*).

SCENE VIII.

MODÉRANTIN, LESTANVILLE.

MODÉRANTIN, *après s'être bien regardé et stupéfait.*

Conçois-tu ce ton là?

LESTANVILLE.

C'est d'une impertinence !...

MODÉRANTIN.

J'aime la Liberté.

LESTANVILLE.

Mais non pas la licence.

MODÉRANTIN.

Mais on ne pourra plus dire un seul mot chez soi.

LESTANVILLE.

Il faut se prosterner au seul nom de la Loi.

MODÉRANTIN.

Ou bien vous encourez qu'un intrus vous semonce.

LESTANVILLE.

Ou qu'à sa Section le soir il vous dénonce.

MODÉRANTIN.

Il en est fort capable ; et c'est ta faute aussi :
Avec cet enragé, pourquoi rester ici ?

LESTANVILLE.

J'arrivois dans l'instant. Quoi ! cela vous chagrine ?

MODÉRANTIN.

Tu sais bien que ce fat en veut à ta cousine,
Et tu vois ton rival de sang-froid au logis,
Et causes avec lui comme avec tes amis :
Tu vois pourtant, tu vois à quoi ceci m'expose :
Mais son père paroît, va-t-en vîte, et pour cause.

(*Lestanville sort ; Modérantin pose son chapeau et sa canne sur la table.*)

SCÈNE IX.

DUVAL père, MODÉRANTIN.

MODÉRANTIN, *en embrassant Duval.*

Eh ! bonjour, mon ami : mais on ne vous voit plus ?

DUVAL, père.

Au comité civil nous sommes assidus.

MODÉRANTIN.

Tout comme un autre aussi je sers bien ma Patrie,
Mais sans fuir cependant la bonne compagnie.

DUVAL, père.

Mais je ne la fuis point, car j'y passe mes jours :
Vous entendez le Peuple en tenant ce discours.

MODÉRANTIN, *en riant.*

Le Peuple ! non, ma foi, j'admire ta folie.

DUVAL, père.

C'est qu'il est maintenant la bonne compagnie ;
C'est lui seul qui défend et qui soutient nos droits,
Combat nos ennemis, fait respecter nos loix ;

S'éloigne des plaisirs pour voler aux frontières,
Et ne s'enrichit point aux dépens de ses frères :
Il se prive de tout, et ne se plaint jamais ;
C'est pour la Liberté, l'Egalité, la Paix,
Que le Peuple aujourd'hui donne jusqu'à sa vie ;
Et votre frère est mort en bonne compagnie.

MODÉRANTIN.

Vous jouez sur le mot : ne se mêlant de rien,
Nous le verrions encor vivre en bon citoyen.

DUVAL, père.

Comme on n'en voit que trop dans une République :
Chacun doit son tribut à la chose publique,
Et voilà le sujet qui m'amène en ces lieux.
Vous recevez chez vous des gens très-dangereux,
Qui seront arrêtés ; et vous pourriez bien l'être
Puisqu'avec eux toujours chacun vous voit paroître.

MODÉRANTIN.

Votre fils à l'instant m'a tenu ces propos ;
On ne pourra donc plus fréquenter ses égaux ?

DUVAL père, *ironiquement.*

Si ce sont vos égaux que ces gens mercenaires,
Qui par de vils calculs augmentent nos misères ;
Si ce sont vos égaux que ces perturbateurs,
De notre République infames détracteurs,
Qui savent à nos loix apporter des entraves,
Et qui seroient ravis de nous revoir esclaves ;
Ne soyez plus surpris qu'il est très-avéré
Que vous êtes suspect, étant très-modéré.

MODÉRANTIN.

Voilà vos sots propos, et ceux de vos semblables :
Vous me feriez, Monsieur, donner à tous les diables.

Depuis quatre-vingt-neuf sédentaire à Paris,
N'ai-je pas soutenu les droits de mon pays ?
Jamais à mon district on ne me voit paroître,
Mais pour bon citoyen je me suis fait connoître.
Est-ce de pérorer ou de crier bien fort ?
L'honnête homme, Monsieur, pour n'avoir aucun tort,
En révolution, en trouble populaire,
S'il ne fait pas le bien, du moins le laisse faire;
Et c'est ce que j'ai fait. Qu'on me cite à présent,
Si l'on m'a jamais vu dans un rassemblement.
Et lorsque du tocsin et de la générale
On entendoit par-tout la rumeur infernale,
Je rentrois au logis : la nuit comme le jour,
J'avois soin de fermer ma porte à double tour.

DUVAL, père.

Ai-je fait comme vous quand on prit la Bastille ?
M'a-t-on vu renfermer et mon fils et ma fille,
J'étois à l'arsenal, mon fils dessus le pont,
Et ma fille au logis faisoit fondre du plomb.

MODÉRANTIN.

Entend-on le canon quan don est dans la cave ?
J'ai fait tout ce qu'il faut pour n'être point esclave;
J'ai donné pistolets, espingoles, fusils,
Deux uniformes neufs, n'ayant jamais servis;
J'ai prêté mon sermnet pour l'Etat monarchique,
Et je m'enroue en criant *vive la République ;*
Je fais monter ma garde, et paie mes impôts,
Le quart patriotique; et l'on tient des propos !
Enfin, à ma façon je sers bien ma Patrie;
Je ne suis point l'ami de ceux qui l'ont trahie;
D'après tous ces faits-là, peut-il être avéré
Que l'on dise par-tout que je suis modéré ?

DUVAL père.

On ne le diroit pas, vous le dites vous-même.
Si chacun, comme vous, eût suivi ce systême,
Et de se renfermer eût suivi le parti...

MODÉRANTIN.

Vous conviendrez du moins que tout seroit fini.

DUVAL père.

Que tout seroit fini! vous êtes en démence;
Mais nous aurions encor le despotisme en France.

MODÉRANTIN.

J'ai vécu cinquante ans sans connoître ce nom.

DUVAL père.

En raisonnant ainsi, parlez-vous tout de bon?
Vous n'avez point connu le pouvoir arbitraire,
Ni les atrocités d'un affreux ministère?

MODÉRANTIN.

J'étois libre autrefois d'aller et de venir.

DUVAL père.

L'Etat est en danger, et vous voulez partir!

MODÉRANTIN.

Eh! que faire à Paris quand tout se bouleverse?

DUVAL père.

Servir votre pays.

MODÉRANTIN.

J'ai quitté mon commerce.

DUVAL père.

Mais soutenez du moins le régime nouveau.

MODÉRANTIN.

Je n'ai pas, comme vous, le transport au cerveau;
Je suis réduit à rien.

DUVAL père.

Vingt mille écus de rente.

MODÉRANTIN.

Mais en quatre-vingt-huit j'en possédois quarante :
Pour trouver cela beau, vous avez vos raisons :
On a coupé mes bois, on mange mes pigeons,
(*Pleurant.*)
Et pour me consoler de mon fils qu'on emmène,
Je n'ai pas un lapin dans toute ma garenne.

DUVAL père.

Sont-ce donc des lapins qui consolent d'un fils !
N'est-il pas plus heureux de servir son pays ?
Vous n'êtes pas charmé que votre fils répare
Le tort qu'il se faisoit, la conduite bizarre
Qu'il avoit à Paris ?

MODÉRANTIN.

Il étoit aux charrois.

DUVAL père.

Il est plus glorieux de défendre les lois.

MODÉRANTIN, *vivement.*

On les défendra bien avec cette jeunesse ;
~~C'est un très-beau décret, ma foi ! belle~~ prouesse.
[illegible]

DUVAL père, *avec enthousiasme.*

Vous serez étonné d'entendre ses succès :
J'augure mieux que vous de nos jeunes Francais;
Dans Paris corrompu, quelques modes nouvelles,
De tout temps, je le sais, occupent leurs cervelles;
Mais pour servir l'État, si-tôt qu'ils sont requis,

Voyez-les pleins d'ardeur pour venger leur pays ;
Les yeux étincelans, pleins de vertus guerrières,
Se disputer l'honneur de voler aux frontières.
Gemmappe a confirmé qu'il n'est point de remparts
Qui ne soient emportés par ces jeunes Césars :
Ils ne consultent pas la force ni l'adresse,
L'honneur est l'aiguillon qui les pousse sans cesse ;
Ils savent tout braver, et le froid et la faim ;
Chacun marche au combat entonnant ce refrain,
Cher à tous les Français, cet hymne à la Patrie,
Et lui donne en chantant et son sang et sa vie.
Sentez donc tout le prix des droits du citoyen :
Pour être libre, moi, je donnerois mon bien.

MODÉRANTIN.

~~Et si l'on me prend tout, n'est-ce pas même chose ?~~
Mon ami, savez-vous à combien l'on m'impose ?

DUVAL père.

A quatre mille francs ?

MODÉRANTIN.

Je ne me plaindrois pas.
On m'en demande cinq, je suis dans l'embarras.

DUVAL père, *avec ironie.*

Mais en déduction il faudroit vous inscrire.

MODÉRANTIN.

Est-ce au département ? il n'en fera que rire.
Quatre mille avant moi n'en ont rien obtenu ;
L'on connoît de chacun, mon cher, le revenu ;

(*Changeant sa voix.*)

On dira : « Citoyen, votre plainte importune,
» Et l'on vous a taxé selon votre fortune,
» Vous avez en bien-fonds, six maisons à Paris,
» Cent arpens cultivés auprès de Montargis,

» Marais dans les fauxbourgs, une terre superbe,
» Et vous ne mangez pas tout votre bled en herbe.
» On sait que vous avez des billets au porteur »,
Et c'est la vérité, ma parole d'honneur.

DUVAL *pére.*

Ne vous plaignez donc pas, afin qu'on vous estime,
Et ne décriez plus notre nouveau régime.
Pour la dernière fois je viens vous avertir;
Et même, si chez vous l'on me voit revenir,
C'est que je veux unir mon fils avec Julie:
Car un Républicain doit fuir la compagnie
De ces êtres glacés, égoïstes rampans,
Qu'on voyoit s'enrichir sous le joug des tyrans;
On devroit éviter les gens de cette espèce,
Les vouer au mépris ainsi que leur richesse,
Et n'admettre jamais dans la société
Que les amis du Peuple et de la Liberté.

MODÉRANTIN.

[illegible]
~~Vous parlez maintenant une langue étrangère,~~
On fréquente toujours ceux qui font bonne chère;
Sur ce chapitre-là vos cris sont superflus,
Nous sommes trop gourmands pour avoir ces vertus.

DUVAL père.

Vous devriez rougir de tenir ce langage:
Je me rendrois coupable en restant davantage:
Mais prenez garde à vous.

(Il veut sortir).

MODÉRANTIN *l'arrêtant.*

Vous me faites frémir.
Ah! si pour m'arrêter quelqu'un alloit venir,
Vous parleriez pour moi, je suis bon Patriote;

Mais de vos enragés je n'ai pas la marotte.
Allons, mon cher Duval, prête-moi ton appui;
Je ferai le bonheur de ton fils aujourd'hui,
Ma nièce lui plaît fort je lui donne Julie;
Mais à la Section il faudra qu'il m'appuie,
Et je consentirai.....

SCÈNE X.

Les précédens, JULIE.

JULIE, *qui a entendu les quatre derniers vers.*

Non, ne l'espérez pas:
Il ne peut à ce prix vous tirer d'embarras.
J'aime trop votre fils, et c'est le compromettre;
De vous justifier il ne peut se permettre;
Il aime son Pays, chérit l'Egalité,
Il a versé son sang pour notre Liberté:
Vous vous vantez toujours d'avoir fait le contraire:
Vous insultez aux pleurs que je donne à mon père,
Et Duval ne sauroit, sans mentir à son cœur,
Du faux patriotisme être le protecteur.

MODÉRANTIN, *furieux.*

Vas donc me dénoncer avec de tels reproches;
On n'est jamais trahi, dit-on, que par ses proches;
Et l'on a bien raison.

DUVAL père.

Ne vous emportez pas,
Je vais voir si je puis vous tirer d'embarras.

MODÉRANTIN.

Parlez à votre fils, je l'ai mis en colère;

Il est nouveau Soldat révolutionnaire ;
Ces Messieurs font la chasse à tous les modérés ;
Je ne le serai plus désormais, vous verrez.
Je veux dès aujourd'hui réformer ma conduite.

DUVAL père, *en sortant.*

Je vais trouver mon fils.

MODÉRANTIN.

Mais revenez bien vîte.

SCÈNE XI.

MODÉRANTIN, JULIE.

MODÉRANTIN.

Et vous, loin d'adoucir ma peine et mon chagrin,
Qui venez me narguer avec un air hautain,
Apprenez que de moi dépend votre fortune,
Et que depuis long-tems vous m'êtes importune,
Et que votre civisme et vos beaux sentimens,
Ne m'en imposent pas ; que vos engagemens
Qui jadis avoient eu l'aveu de votre père,
Ne pourront s'accomplir qu'en cherchant à me plaire.

JULIE.

Mon oncle, vous pouvez garder tout votre bien ;
En m'accordant Duval, je ne demande rien.

MODÉRANTIN.

En ce cas, vous l'aurez.

JULIE.

Malgré votre rudesse,
Je saurai vous chérir, vous respecter sans cesse ;

Mais pour flatter en vous des principes affreux,
Qui rendroient à jamais les Français malheureux,
Je ne puis m'y résoudre, et j'aurai votre estime,
(*Avec mépris.*)
Malgré tous vos regrets pour votre ancien régime.
(*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

MODÉRANTIN *seul.*

Elle a du caractère, et j'en suis peu surpris;
Mais je me garderai de suivre ses avis:
Je veux pour la punir, qu'elle ait son Patriote,
Elle aura des enfans qui seront Sans-culottes,
Et nous verrons comment, dans sa belle union,
(*Faisant la voix de femme.*)
Elle dira sans bien, *vive la Nation!*

SCÈNE XIII.

DUFOUR, MODÉRANTIN, MANETTE.

DUFOUR.

Vous sentez du bonnet, Monsieur, l'effet magique,
Et vous crierez bientôt *vive la République!*

MODÉRANTIN.

Que venez-vous chercher? cessez vos sots discours.

MANETTE.

Il ne changera pas, il bavarde toujours.

DUFOUR *à Modérantin.*

(*à part*).
Vos ordres pour souper. Qu'elle est officieuse!
Elle ne changera pas, elle est toujours flatteuse.

MANETTE.

On mettra le couvert, Monsieur, dans le salon,
Du linge damassé, tous les vins en flacon ;
Vous indiquerez ceux qu'il faut mettre à la glace.

DUFOUR.

Laissez parler Monsieur, et finissez, de grace.

MODÉRANTIN.

Avez-vous le menu ?

DUFOUR.

Vous l'avez oublié.

MODÉRANTIN.

Nous serons six, ce soir, et chacun est prié.
Vous direz au portier que pour aucune affaire,
On ne laisse monter de la soirée entière.

MANETTE.

Je m'en vais donner l'ordre, et vienne qui voudra ;
Hors ceux qui sont priés, personne n'entrera.

DUFOUR.

J'ai déjà prévenu, n'en prenez pas la peine.

MODÉRANTIN *à Manette.*

Mettez votre couvert, ce soir, en porcelaine.

MANETTE.

Vous serez satisfait, et j'y vais de ce pas.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

DUFOUR, MODÉRANTIN.

DUFOUR.

Je suis prêt : dictez-moi, Monsieur, votre repas.

MODÉRANTIN.

Cette carpe du Rhin, un buisson d'écrevisses,
Mon pâté, mon turbot ; j'oubliois mes délices ;
Quatre entremets choisis : prenez-les chez Meau ;
La truite saumonnée, une longe de veau.

DUFOUR.

Vos perdreaux ?

MODÉRANTIN.

En salmis, un autre de bécasses ;
Dites chez Veloni qu'on apporte des glaces.

DUFOUR.

On peut, après cela, se passer de dessert.

MODÉRANTIN.

Trois ananas bien mûrs, choisis chez Wouesmert.

DUFOUR.

Pour un tas de fripons faire autant de dépense !

MODÉRANTIN.

Montez du marasquin, du vin en abondance.

DUFOUR.

En boirez-vous, Messieurs, comme ces jours derniers ?
Ma foi, vous étiez tous comme des templiers.

SCÈNE XV.

Les précédens, DEUX COMMISSAIRES DE SECTION.

MODÉRANTIN.

Que veulent ces Messieurs?

DUFOUR.

Ce sont des Commissaires
De notre Section.

MODÉRANTIN *à Dufour, bas et effrayé.*

Allez à mes affaires.

(*bas*).
Allez dire à Duval qu'il vienne dans l'instant,
Que j'ai besoin de lui : courez-y promptement.
(*aux Commissaires*).
Puis-je savoir, Messieurs, pourquoi votre présence?

LE 1er. COMMISSAIRE.

Le Comité, Monsieur.....

MODÉRANTIN *troublé.*

Lequel?

LE 1er. COMMISSAIRE.

De bienfaisance
Nous députe vers vous.

LE 2e. COMMISSAIRE.

Comme un bon Citoyen,
L'on a compté sur vous.

MODÉRANTIN, *se remettant.*

Moi, je n'ai plus de bien,

Ce qui m'en reste, hélas ! n'est plus qu'une vétille,
Et je n'ai pas de quoi soutenir ma famille ;
Je me prive de tout, j'ai mis carrosse à bas.
Demandez au portier, je ne fais qu'un repas ;
J'ai donné, tant donné, que je suis à la gêne,
Et je suis bien fâché, Messieurs, de votre peine.

LE 1er. COMMISSAIRE.

Nous avons, Citoyen, rempli notre devoir.

LE 2e. COMMISSAIRE.

Dans un autre moment nous reviendrons vous voir.

MODÉRANTIN.

Non ! ne revenez pas, ce soin seroit frivole.
Je ne puis de long-temps vous donner une obole.

LE 1er. COMMISSAIRE, *piqué.*

On nous avoit trompé, Monsieur ; et je vois bien
Que vous serez toujours un pauvre citoyen.

MODÉRANTIN, *tirant son porte-feuille.*

Je puis faire un effort pour sauver la Patrie,
Prenez ces deux corsets, c'est mon économie,
Le bon temps reviendra.....

LE 2e. COMMISSAIRE.

De quel temps parlez-vous ?....

SCÈNE XVI.

Les précédents, FABLENVILLE.

FABLENVILLE.

J'ARRIVE le premier, mon cher, au rendez-vous.
Chez toi, l'on fait toujours chère très-délicate ;
Tu le nourris toujours comme un aristocrate.

MODÉRANTIN, *bas à Fablenville.*

(*aux Commissaires.*)

Taisez-vous, pour raison. Ces Messieurs vont sortir.

FABLENVILLE.

L'abbé ne viendra pas : on vient de m'avertir
Qu'on l'a fait arrêter.

MODÉRANTIN, *bas.*

Que le diable l'emporte!

FABLENVILLE.

Nous le ferons sortir, mais par la belle porte.

MODÉRANTIN, *à Fablenville.*

Tu me perds, mon ami ; je suis désespéré.

FABLENVILLE.

Toi, tu trembles toujours, tu n'es qu'un modéré,
Et dans un tour de main, c'est une chose unique,
On lui feroit crier *vive la République.*

(*aux Commissaires.*)

Soupez-vous avec nous?

MODÉRANTIN.

Pourquoi les retenir?
Ces Messieurs sont pressés.

LE 1er. COMMISSAIRE, *ironiquement.*

Pour vous faire plaisir,
Nous pourrons augmenter la bonne compagnie
Que l'on trouve chez vous.

MODÉRANTIN.

C'est par plaisanterie...

FABLENVILLE.

Je ne plaisante pas. C'est chez toi, mon enfant,

Où l'on peut, tu le sais, parler ouvertement ;
Tout changera bientôt, et nos gens en campagne
Mettront à la raison messieurs de la Montagne.
(Ici Modérantin montre le plus grand trouble, et se dépite.)
Demain nous partirons pour aller à Passy.

LE 1er. COMMISSAIRE, *au 2e. Commissaire.*

Allez vîte avertir : pour moi je reste ici.
(Le premier Commissaire sort.)

SCÈNE XVII.

MANETTE *accourant*, MODÉRANTIN, FABLENVILLE, LE PREMIER COMMISSAIRE.

MANETTE.

Dufour vient au portier de donner un contre-ordre ;
Il laisse entrer, sortir, il n'en veut point démordre :
Duval fils est resté, Monsieur, dans la maison,
Chez votre nièce enfin : trouvez-vous cela bon?

FABLENVILLE.

Tu reçois ~~un Soldat révolutionnaire~~?

MODÉRANTIN, *avec fermeté.*

C'est mon neveu futur, je n'en fais pas mystère.

LE 1er. COMMISSAIRE.

Le Citoyen Duval ?

MODÉRANTIN, *se pavanant.*

Je l'avois invité.

LE 1er. COMMISSAIRE.

Séroit de vos amis ?...

MODÉRANTIN *avec chaleur.*

Et j'en fais vanité !

(*à Fablenville.*)

Vous tairez-vous enfin ? Sentez-vous l'importance...

FABLENVILLE.

Vas-tu me dénoncer ?

MANETTE.

Ayez de la prudence.

FABLENVILLE.

Oh ! devant les Duval je ne dirai plus mot ;
Sois tranquille à présent ; je ne suis pas si sot.

(*aux Commissaires.*)

Ce Duval n'est pas sûr, usons de politique,
Et devant lui sur-tout, vantons la République.

MODÉRANTIN, *à Fablenville, sévèrement.*

Monsieur, je suis surpris que vous osiez chez moi
Tenir de tels discours.

MANETTE.

Paix donc.

SCÈNE XVIII.

Les précédens, LE SECOND COMMISSAIRE, LE JUGE DE PAIX, DUVAL père, DUVAL fils, JULIE, DUFOUR, Gardes nationales.

LE JUGE.

De par la Loi.

FABLENVILLE *à Modérantin, qui tout troublé ne l'écoute plus.*

Quoi ! vous m'avez trahi.

MODÉRANTIN.

Ah ! la cruelle affaire !

(*à Duval.*) (*lui prenant la main.*)

Cher Duval, vous savez... Citoyen Commmissaire,
Vous connoissez Duval, Patriote excellent...

LE 1er. COMMISSAIRE.

Je doute que de vous il puisse en dire autant.

DUVAL père.

Vous m'aviez bien promis de changer de conduite,
Eh bien, de vos travers voyez quelle est la suite;
Fablenville chez vous, c'est vous rendre suspect.

MODÉRANTIN.

J'eus toujours pour la Loi le plus profond respect.

DUFOUR.

Ceux qui sont au salon sont de la compagnie.
(*Montrant Fablenville.*)
Monsieur en est le chef.

MANETTE.

Il est fou, je parie.

FABLENVILLE.

Y pensez-vous, Dufour?

DUFOUR.

Je dis la vérité.

LE JUGE DE PAIX.

Conduisez ces Messieurs à notre Comité.
(*Ici on emmène Fablenville.*)
(*à Modérantin.*)
Pour le salut public, il faut qu'on vous arrête.
(*à Duval père.*)
Quelques jours de prison, lui remettront la tête.

DUVAL

(*Pendant ce temps l'on pose les scellés.*)

DUVAL, père.

Il n'est d'aucun complot, il n'étoit qu'égaré.

MODÉRANTIN, *d'un ton pleureur.*

Oui, j'ai tort, j'en conviens; j'étois trop modéré.

DUVAL fils, *au Juge de Paix.*

Lui-même en fait l'aveu : son repentir sincère...

JULIE, *à Duval fils.*

Ah! n'oubliez jamais qu'il m'a servi de père.

MODÉRANTIN, *revenant à lui.*

J'en serai digne un jour : venez, Républicain,
Mon frère, avant sa mort, vous a promis sa main,
Et je coufirme ici sa volonté dernière.
Si je n'étois goutteux, j'irois à la frontière;
Je veux me corriger, je suis de bonne foi.
(*à Manette.*) (*à Dufour.*)
Sortez de ma maison... Dufour, reste avec moi.

DUVAL père, *à Modérantin.*

Je vous l'avois prédit, votre modérantisme
A causé bien des maux.

MODÉRANTIN.

Je veux par mon civisme,
Quand je serai sorti, faire tout oublier.
Et servir de modèle à tout notre quartier.

LE JUGE DE PAIX *à Modérantin.*

Les scellés sont posés.

LE 1er. COMMISSAIRE.

Dufour a la consigne,
Il est bon Citoyen.

MODÉRANTIN, *au juge de paix.*

Allons, je me résigne.

DUVAL père.

Dans ces bons sentimens soyez donc affermi ;
L'honnête homme n'est point Patriote à demi.
Il est un vrai principe en saine politique :
Sans la sévérité, l'on perd la République.

MODÉRANTIN.

Vous avez bien raison. Dufour, et mon repas ?

DUFOUR.

Nous allons le manger : allez vous mettre au pas.

FIN.

De l'Imprimerie de CRAPELET, rue S. Jean-de-Beauvais, n°. 36.

ERRATA.

Page 4, huitième vers, *supprimez*, Eh!

Page 6, troisième vers, *lisez*, il m'est très-nécessaire.

Page 11. Ajoutez après le vers qui commence cette page, celui-ci :

Mais ce ton de mépris me chôque toujours.

Page 12. Ajoutez après le septième vers de cette page, celui-ci :

Car voilà le décor d'un parfait Démocrate.

Page 21, douzième vers : Qu'on verroit, *lisez*, Qu'on voyoit.

182